

ÉTUDE DE LA CORRESPONDANCE DE J.-B. D'ALLARD (de 1814 à 1835)

La bibliothèque de la Diana recèle mille trésors parmi lesquels une série de lettres (1) écrites entre le 14 août 1814 et le 22 novembre 1835 par M. d'Allard, célèbre collectionneur montbrisonnais. La lecture de ces lettres est l'occasion d'évoquer maints événements concernant le Forez et particulièrement Montbrison où M. d'Allard s'était installé définitivement dès 1795. De plus, l'étude de cette correspondance permet non seulement de dresser un inventaire des animaux et surtout des oiseaux venus enrichir son musée, mais aussi de connaître un peu mieux la façon dont ce grand collectionneur a constitué peu à peu son cabinet d'histoire naturelle.

Les Autrichiens

Dans la première lettre datant du 14 août 1814 et adressée à M. de Saint-Cyr, M. d'Allard évoque l'occupation des Autrichiens, dénonçant la terrible charge qui incombe aux habitants contraints d'accueillir chez eux des militaires français appelés à défendre leur pays :

"Nos maisons sont toujours des casernes ; de huit lits dans ma maison, cinq sont occupés par des militaires... nous éprouvons toujours des mesures de guerre grâce à notre préfet (2), a-t-on jamais vu en temps de paix faire supporter des logements militaires aussi longtemps à des habitants, et encore y ayant une caserne dans la ville (3), ça ruine notre pays, enfin je les ai tenus quelque temps à l'auberge ; j'en avais 8 pour 3 fr. par jour, ce qui fait 90 fr. par mois et 1 080 fr par an . Comment les pauvres gens peuvent-ils payer les impôts avec des charges pareilles? C'est une calamité pour les habitants qui se ruinent, pour l'Etat qu'on ne pourra payer, et pernicieux à la troupe qui disséminée dans les maisons est libre de désertier et y est engagée par les habitants empressés de s'en défaire..."

De février à avril 1814, les habitants de la Loire voient passer des bataillons de soldats français se dirigeant soit vers Lyon menacée par les troupes autrichiennes de Bubna soit vers Paris. Les Autrichiens, qui ont envahi Feurs et aménagé un pont de bateaux sur la Loire, occupent Montbrison dès le 24 mars 1814. Grâce à une contre-attaque de Gustave de Damas et de ses partisans, les Autrichiens évacuent notre ville le 28 mars et se replient sur Feurs, vingt kilomètres plus au nord . Mais, entre le 7 et le 10 Avril 1814, Montbrison est repris par un détachement autrichien venu de Saint-Etienne, pour peu de temps puisque les Autrichiens évacuent Montbrison et les principales villes du département en avril-mai 1814. De début mai à l'automne, les opérations ayant cessé, les troupes françaises sont au repos et séjournent dans diverses communes de la Loire dont Montbrison (4).

Dans la lettre intitulée "Note N° 2", écrite sans doute au cours de l'année 1815, M. d'Allard fait encore allusion aux envahisseurs précisant que le 6° régiment de dragons qui doit s'installer à Montbrison voit son organisation reportée à cause de la présence d'Autrichiens :

"Rien ne peut faire prévoir l'époque où doit s'organiser ce régiment... notre ville étant toujours occupée par des Autrichiens".

Un autre passage concerne les Autrichiens dans sa lettre du 21 février 1816 où il regrette de ne pouvoir procurer à M. de Vichy la somme qu'il désirait :

"...L'argent est devenu ici extrêmement rare depuis les enlèvements que nous en ont fait les Autrichiens, et les intérêts sont devenus à tel point usuraires qu'on ne peut faire en y souscrivant que des affaires ruineuses..."

Rappelons que les Autrichiens pénétrèrent de nouveau dans le département en juin 1815 et dès la fin du mois d'août, toute la Loire était occupée. L'autorité autrichienne était représentée à Montbrison par le Commissaire de gouvernement Lehmann qui imposa de lourdes réquisitions. L'occupant évacua la région de novembre à décembre 1815. Pour cette même année, on peut estimer à 5 000 l'effectif des troupes françaises stationnant à Montbrison pour une population de 6 400 habitants (agglomération constituée de Montbrison, de Moingt et de Savigneux) !

Le pont de Montrond

Dans la lettre du 2 mars 1826, d'Allard propose à M. de Vichy d'acquérir quatre et même cinq actions pour le pont de Montrond à un prix très intéressant, lui faisant miroiter un bénéfice juteux à ce marché, sachant que *"les actions rendraient par le péage 6 à 7 pour cent d'intérêt"* et lui faisant remarquer que ses plus grandes propriétés se trouvent dans le département, il se doit de participer à la prospérité du pays . *"Il faut que votre nom figure dans une entreprise qui doit procurer la prospérité "* ajoute-t-il pour le persuader.

Le pont dont il est question ici est le premier pont de Montrond construit dans le prolongement du chemin départemental n° 1 (actuelle route de Montbrison) pour traverser la Loire. Il fut ouvert à la circulation en juin 1828. Son existence fut de courte durée car la crue de 1846 le mit à rude épreuve et on dut reconstruire un nouveau pont dont le chantier fut achevé en 1853. (5)

Un collectionneur passionné

A partir de 1812 , M. d'Allard installa au dernier étage de l' hôtel ses collections rassemblées au cours de nombreux voyages. Désirant enrichir son cabinet d'histoire naturelle, il entretient des relations avec différents correspondants résidant à Paris principalement auxquels il achète des animaux avec plus ou moins de bonheur. Parmi ces marchands, on peut citer : MM. Baillon d'Abbeville, Bécoeur, Dupont, Florent, Prévost, Verot...

M. d'Allard se rend rarement à Paris pour effectuer lui-même ses achats, souvent il met à contribution plusieurs de ses amis qui séjournent régulièrement dans la capitale pendant la période hivernale.

Ainsi pour commencer sa collection fait-il appel à M. Dufresne qui fait preuve d'une grande célérité à acquérir, sans trop marchander, quantité d'objets de physique, de collections d'oiseaux... Dans la lettre du 14 août 1814, il fait part à M. de Saint-Cyr de ses craintes, reprochant à M. Dufresne sa disposition à dépenser sans compter l'argent qui lui est confié !

"M. Dufresne met à former ma collection un zèle dont je lui sais gré persuadé qu'il n'a d'autre intérêt que celui de m'obliger par rapport à vous (il s'agit de M. de St-Cyr)", mais qui ne peut s'accorder avec l'état de pénurie de la bourse de quelqu'un qui bâtit et qui bâtit à de si grands frais que moi (6)."

"... Il (M. Dufresne) vient de me mander qu'il m'a déjà acheté quantité d'objets de physique pour mille à douze cents francs, et il paraît se disposer à une petite emplette de 500 oiseaux étrangers pour la modique somme de douze mille francs, on a bien raison de dire que les savants et les gens de talent méprisent l'argent et le jettent par les fenêtres pour leurs fantaisies, pour moi, qui ne suis ni savant ni fou et qui ai la fantaisie de conserver ma fortune, je viens de le prier de ralentir un peu sa marche, et je lui annonce que n'ayant point d'argent, je ne veux plus d'emplottes jusqu'à notre prochain voyage à Paris..."

Mais la plupart du temps c'est à M. de Vichy (7) qu'il fait appel pour ses achats à Paris . Féru d'histoire naturelle, celui-ci prodigue des conseils avisés à son ami d'Allard pour l'installation à Montbrison des objets et animaux ayant appartenu au cabinet de physique et d'histoire naturelle qu' il venait d'acheter à M. de Faudrière (lettre du 17 février 1815) .

Pendant les années 1819 à 1827, d'Allard le sollicite sans cesse pour enrichir ses collections. En 1819, il commande un sanglier à M. de Vichy qui est aussi un chasseur réputé :

"Chassant souvent la grosse bête, vous pourriez aisément, mon ami, me faire un plaisir ; ce serait de me procurer un gros sanglier bien cossu à empailler. Je vous aurais une double obligation de me le monter. Votre talent supérieur dans cette partie me rendrait l'objet bien précieux et je serais enchanté d'avoir dans mon cabinet une pièce de votre façon..." . (lettre du 24 septembre 1819)

En 1824, M. d'Allard lui écrit pour le prier d'accepter un nouveau service :

"Voici ce dont il s'agit : depuis longtemps, j'ai envie de me procurer la collection des plus belles espèces d'oiseaux... Je possède l'émeraude (paradisea apoda) , le manucode (parda magnifica) et aujourd'hui, je souhaite ardemment y joindre (-----) et l'oiseau paradis orangé, je viens vous prier, mon cher, de me procurer ces deux espèces en choisissant chez les naturalistes les plus beaux." (lettre du 5 novembre 1824)

D'Allard explique qu'il avait repéré ces oiseaux lors de son dernier séjour à Paris chez un marchand du nom de Bécoeur installé au N° 6 de la rue du Coq (!). A cette époque, il avait trouvé leurs prix un peu chers, mais aujourd'hui il est disposé à les acquérir à condition que M. de Vichy les examine avec soin. Il le prie de rendre visite à d'autres naturalistes de sa connaissance (surtout Florent, Prévost...) afin de sélectionner les plus beaux individus au prix convenable (la qualité au meilleur prix !). D'Allard fait entièrement confiance à son ami, précisant que dès que M. de Vichy aura conclu le marché et que les oiseaux seront emballés et prêts à quitter Paris, il adressera aussitôt le mandat de paiement au marchand. Ultime précaution concernant l'acheminement du colis tant convoité : il charge M. de Vichy de faire remettre la caisse à la messagerie de Roanne et afin d'éviter toute supercherie, celle-ci la confiera à M. Lapierre chargé de le réceptionner. Ce qui laisse entendre que les détournements de marchandises et les falsifications devaient être courantes et que M. d'Allard dut être plus d'une fois floué !

Dans sa lettre du 30 janvier 1826, il prend des précautions identiques pour éviter tout désagrément. Ne conseille-t-il pas à M. de Vichy de se rendre le plus rapidement chez Bécoeur pour acheter *" l'oiseau paradis multifil, pièce très belle, bien brillante et en parfait état de fraîcheur... et pour moi qui ne m'attache qu'à l'agrément, peu importe que les plumes brillantes soient collées, l'oiseau fait plus d'effet..."*, le lui faire emballer devant lui et, il lui recommande encore de s'assurer *"que la petite bête soit bien remise à la messagerie adressée à Roanne à M. Lapierre bibliothécaire, pour M. d'Allard ..."* !

Il est permis de douter des connaissances scientifiques de M. d'Allard quand on note quels sont les critères de sélection des animaux achetés. Cette attitude correspond davantage à celle d'un collectionneur fantaisiste, soucieux d'acquérir des oiseaux rares et originaux dont l'assemblage de couleurs sera du plus heureux effet, qu'à une démarche rationnelle et scientifique d'un ornithologue avisé !

En mars 1826, alors qu'il vient de perdre 10 000 F dans une affaire, il écrit à M. de Vichy que *ce fâcheux événement lui ôte (...) toute aisance et l'oblige à se retenir la bride haute pour les emplettes* concernant son cabinet. Mais la passion de la collection reprend très vite le dessus puisque quelques lignes plus loin, il prie son ami, M. de Vichy, de lui commander chez le naturaliste Florent deux ou trois pies-grièches, deux gélinites ainsi qu'un oiseau-mouche à bec en scie du Brésil et, chez Bécoeur, la chouette phalénoïde ! Pour rien au monde il ne laisserait passer l'occasion d'acquérir cet oiseau d'une grande rareté qu'il recherche depuis longtemps ; il demande instamment à M. de Vichy de l'acheter *"de crainte que Bécoeur ne le vende à d'autres"*. Peu à peu les collections s'enrichissent et M. d'Allard organise son cabinet en plusieurs galeries (lettre du 16 janvier 1827). On y trouve des reptiles, des mollusques, des mammifères, des coquillages, des insectes et surtout des oiseaux. Cette même année, il se recommande encore à son ami (M. de Vichy) pour, d'une part, accroître sa collection de coquillages, lui demandant de lui trouver un naturaliste connaisseur en conchyliologie avec qui il pourrait correspondre et pour, d'autre part, aller rendre visite à M. Florent, naturaliste, et lui rappeler sa commande dont voici la composition :

- 1° Des reptiles seinques, sceps, salamandres, chalcides, ophisaur, jecko ;
- 2° Des mollusques, actinies etc... ;
- 3° Les taguan et chevrotain de Java, musc ;
- 4° En oiseaux, la salangane avec son nid, l'oiseau mouche bec en scie, canard marec, et quelques peaux à choisir d'espèces les plus remarquables ;
- et 5° Enfin les n° qui ont paru des lépidoptères de M. Godard...

Déboires avec les naturalistes parisiens

M. d'Allard qui ne peut se rendre régulièrement à Paris se méfie des marchands, leur reprochant tour à tour leur paresse (lettre du 5/11/1824), leur lenteur (lettre du 2 mars 1826), leur négligence (lettre du 16/01/1827...), il attend très longtemps les animaux commandés et ne cesse de prier M. de Vichy de leur rendre visite pour les "éperonner", les tancer et hâter les envois (lettres du 24/04/1825, du 16 /01/1827...), il leur reproche leurs prix excessivement élevés, se plaint qu'ils ne lui accordent aucune ristourne malgré ses nombreuses commandes, il ne craint pas de dénoncer les supercheries de Dupont qui "*avec ses airs de mystère ... ne cherche qu'à l'en conter*" et les traite même de "charlatans" (lettre du 30/01/1826). "*Mais de combien de ruses on est dupe avec ces vilains naturalistes!*" écrit-il en mars 1826.

Parfois, il a de désagréables surprises à la réception des colis, déballant par exemple des oiseaux non commandés :

"Vous me ferez aussi grand plaisir de recommander à Florent de ne plus rien acheter à l'avenir ni de me destiner sans vous en avoir averti, il m'envoie l'émeu (casoar de la Nouvelle-Hollande) sans que je le lui aie demandé..." (Lettre du 22 janvier 1826 adressée à M. de Vichy)

...Ou encore, il découvre à son arrivée à Montbrison un oiseau en piteux état, cette fois, il s'agit d'un secrétaire qu'il a d'ailleurs payé fort cher :

"...Vous vous rappelez que cet oiseau est très terni, les plumes ébarbées en différents endroits et fort sales." (lettre du 22 janvier 1826).

L'état de l'animal l'a tellement marqué qu'une semaine plus tard, il s'en plaint encore à M. de Vichy brochant un portrait encore moins flatteur de l'oiseau : "*Le secrétaire que vous m'avez aidé à déballer, que vous trouvâtes comme moi très fâné, les barbes des plumes rongées et ternies et en un mot une vieille pièce, que vous estimâtes de 60 à 70 fr., est porté dans sa facture à 200 fr.*" (lettre du 30 janvier 1826).

En mars 1826, il s'agit, cette fois-ci, d'un pasan vendu par M. Florent :

"Cet animal est dans l'état le plus affreux, et il a pris bien peu de peine pour le réparer. Assurément à Paris il n'aurait pu s'en défaire ou du moins en aurait eu très peu de chose. Eh bien ! il m'en avait mis le prix sur sa facture à 400 fr. tandis qu'il me l'avait offert en premier lieu à 300 fr. tout neuf et sans défaut..."

En avril 1827, lui parvient à son cabinet un envoi de M. Florent qui le laisse pantois : alors que M. d'Allard lui avait commandé des mollusques, des reptiles...

"Imaginez-vous, écrit-il à son ami, que je n'y ai pas trouvé un mollusque, ni un reptile, ni un des oiseaux que je désire et demande depuis longtemps (...), au lieu de ça, (...) il m'a envoyé beaucoup de peaux d'oiseaux pris indifféremment dans son magasin, je pense qu'il n'a pas même consulté le double qu'il a de mon catalogue, car dans le nombre il s'en trouve plusieurs espèces en double dans mon cabinet".

Malgré les multiples précautions prises, on le voit, M. d'Allard ne fut pas à l'abri de désagréables surprises et dut être victime de nombreuses supercheries commises par des marchands indélicats soucieux avant tout de profiter largement des prodigalités du gentilhomme dont les connaissances en zoologie devaient être limitées et l'éducation dans ce domaine fort négligée.

Un homme malade

Dès 1814, M. d'Allard nous apparaît comme un homme fatigué, malade, qui ne se fait plus trop d'illusions et qui, dans sa solitude, attend avec impatience la visite de ses amis :

"Peut-être d'ici là aurai-je repris quelques forces" (lettre du 14/08/1814).

"...Me consolant sans peine de mon insuffisance et de mes infirmités je destine gaiement le reste de ma vie à planter mes choux dans ma solitude. Mon jardin, ma serre, ma volière, mon cabinet se forment peu à peu, acquièrent chaque jour plus d'intérêt et me préparent pour mes vieux jours qui s'approchent rapidement des jouissances qu'on ne trouve pas à un âge avancé dans les honneurs et les distinctions du monde."

"J'espère au moins si ce n'est plutôt qu'au moment où mes constructions et mes collections pourront mériter votre attention, je pourrai vous engager à me procurer la satisfaction de vous avoir avec St-Cyr. J'attends avec impatience cet heureux moment et croyez-moi avec un affectueux dévouement..." (Lettre du 21/02/ 1816 adressée à M. de Vichy)

S'adressant à M. de Saint-Cyr, il se reproche à lui-même son long silence et suggère à son ami un peu d'indulgence, argumentant que, pour cette fois son silence est excusable :

"... Ma misérable santé en est la cause, depuis cinq à six semaines, j'éprouve des coliques assez fréquentes dont je ne sais à quoi attribuer le principe, mais que l'on taxe de coliques néphrétiques ; heureusement les accès n'en sont pas longs, mais les suites sont pénibles et affectent même le moral. Ce genre de mal attriste, inspire de la mélancolie : et quand il se prolonge, on tombe dans l'apathie et dans le dégoût de la vie. J'ai fait plusieurs remèdes, mais tous inutiles parce que, je pense, on ne connaît pas la cause du mal. Je vais actuellement essayer le bois néphrétique, qui est ce qui a guéri votre tante Mlle de Boën . Je prends aussi beaucoup de bains, mais qui m'affaiblissent beaucoup ." (lettre du 17 août 1816 adressée à M. de Saint-Cyr).

L'homme paraît très éprouvé par la maladie, affaibli et désabusé et envisage l'avenir d'un oeil pessimiste, espérant, sans trop y croire, que son ami, M. de Saint-Cyr, viendra enfin lui rendre visite :

" Enfin tel est le cours de la vie ; à chaque pas, le ciel nous fait sentir qu'il ne peut y avoir de jouissance parfaite. Après cinq ans de travail et de soucis pour mes constructions, et après vingt-cinq ans de malheurs politiques dont j'ai éprouvé une forte part, j'osais me flatter de jouir enfin de mon habitation sous un gouvernement juste et pacifique, et d'avoir au moins quelques instants de bonheur sur le déclin de mes jours. Mais hélas ! Peut-on goûter quelque satisfaction quand on souffre et la santé n'est-elle pas le premier bien dont la privation détruit toute apparence de plaisirs ? Vous me parlez de votre désir de venir me voir ; ce serait peut-être le vrai remède qui me guérirait. Mais depuis si longtemps vous en avez toujours le projet sans l'exécuter que cette satisfaction n'est plus que l'objet de mes désirs, je ne l'espère plus." (lettre du 17 août 1816)

Un homme généreux

Tout le monde connaît la générosité du gentilhomme montbrisonnais envers les deshérités et l'activité du conseiller municipal à la commission des hospices, s'efforçant de remédier au chômage en créant des ateliers de confection de dentelle et de soie... N'a-t-il pas fondé le premier ouvroir de la cité et créé la Providence de Rigaud ? On retrouve ce caractère généreux dans ces lettres faisant preuve d'un réel empressement à aider ses amis et prêt à puiser dans ses propres deniers afin de leur rendre service.

S'il ne peut lui-même fournir l'argent demandé, il s'adresse à des amis et organise une entraide qui aboutit à l'aide espérée. Ainsi quand M. de Saint-Cyr fait appel à lui pour fournir 8 000 F à M. de Vichy, ne disposant pas de la somme, il se tourne aussitôt vers deux de ses amis (8) sur lesquels il peut compter et facilite toutes les démarches financières pour que l'argent soit prêté dans les meilleures conditions (lettre à M. de St -Cyr du 14 août 1814).

Les lettres concernent aussi la situation des émigrés qui, comme M. de Vichy, éprouvent des difficultés énormes à se voir restituer leurs biens, en l'occurrence, il s'agit de quatre bois, d'étangs et d'une collection de livres. La lettre du 22 janvier 1815 montre à quel point M. d'Allard se dévoue pour M. de Vichy multipliant les démarches auprès du préfet, du directeur des domaines, de M. Verdelet, inspecteur des forêts... Il communique tous les documents à son ami résidant à Paris, le tient au courant de tout événement pouvant lui être utile afin de l'aider à obtenir promptement son indemnité. (lettre du 22 janvier 1815 adressée à M. de Saint-Cyr).

Lettre du 17 février 1815 adressée à M. de Vichy : *"Vous voilà enfin en possession de vos bois ; je vous en félicite et désire actuellement que vous fassiez de bonnes affaires en les vendant"*.

Dans la lettre du 30 janvier 1826, d'Allard revient sur l'affaire :

"Je ne sais si on vous a informé à l'administration des domaines que le ministre veut encore entraver vos démarches pour votre indemnité".

Enfin la lettre intitulée "note n° 1") la pétition de M. de Vichy est parvenue au bureau du ministre, l'avis du directeur des domaines et celui du préfet ont été favorables ; une partie de ses livres qui avait été, il y a quelques années, "sous-traite" de la bibliothèque du collège de Roanne par M. Goullard, ancien curé de Roanne, est sur le point d'être restituée. Il devrait rentrer en possession de ses biens (livres, étangs...).

Généreux aussi avec les plus humbles, par exemple dans sa lettre du 22 octobre 1835, il prie Madame de Vichy de bien recommander les soins d'emballage des plants d'ananas à son jardinier envers qui *"il s'en reconnaîtra par de bonnes étrennes"*.

Le jardin

D'après le chanoine Rochigneux, le parc attenant au cabinet d'histoire naturelle était constitué d'un jardin à la française. M. d'Allard y avait bâti des pavillons, des rotondes, aménagé un ermitage, multiplié les grottes, les curiosités en tout genre... Les animaux abondaient dans des sous-bois, les bassins alimentés par le bief tout proche regorgeaient de poissons...

Dans cette correspondance, on trouve peu de renseignements sur le parc sinon que M. d'Allard y élevait des faisans... Ne déclare-t-il pas, dans sa lettre du 17 mars 1826, *"mes faisans crèvent tous, je voudrais faire venir des oeufs de Paris..."*! A peine fait-il allusion à son ermitage, dans sa lettre du 16/01/1827, invitant M. de Vichy à venir le visiter. On trouve une autre allusion au jardin, dans une lettre du mois d'octobre 1835, où il précise qu'il fait la culture de plants d'ananas prenant commande à Madame de Vichy de *"six ou huit plantes assez fortes pour fructifier en 1836. Je n'en ai pas besoin de plus jeunes, en possédant de tous les âges inférieurs."*

Tous les Montbrisonnais connaissent Monsieur d'Allard comme gentilhomme, officier de cavalerie, comme grand naturaliste réputé pour ses collections de colibris et d'oiseaux-mouches, comme conseiller municipal généreux et dévoué, consacrant une partie de sa fortune aux plus démunis, léguant à la ville son hôtel et son jardin. Peut-être que l'évocation de ces quelques lettres permettra de découvrir d'autres aspects de la personnalité de cet homme attachant dont le souvenir devrait se perpétuer.

Pierre Drevet

NOTES

(1) Ces lettres au nombre de vingt-cinq sont rangées dans la bibliothèque des revues à la Société de la Diana (Fonds Vichy - Lettres d'Allard).

(2) La préfecture était installée à Montbrison depuis 1795. Le préfet, M. le Comte de Rambuteau, nommé par l'Empereur en janvier 1814, était chargé de l'organisation des défenses du département ("La défense de la Loire en 1814", Pascal Chambon "Village de Forez" n° 64).

(3) La caserne de Vaux fut bâtie à partir de 1730, sous le règne de Louis XV, mais les travaux ne furent terminés que dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle. Destinée à la cavalerie, elle ne fut en fait occupée que par des régiments d'infanterie.

(4) Voir "Village de Forez" n° 64.

-

- (5) "Entre Sources et château, Montrond-les-Bains, Tony et Janine Kocher, Mémoire Forézienne, 1989
- (6) Nous sommes en 1814 et M. d'Allard vient de terminer la construction de son hôtel particulier, l'actuel musée d'Allard.
- (7) M. Abel de Vichy réside au château de Montceau près de Marcigny en Saône-et-Loire et possède un appartement à Paris où il séjourne chaque hiver. Une grande amitié semble lier les deux hommes.
- (8) Parmi ses amis : M. de Lescure, propriétaire du Château de Vaugirard à Champdieu. Lire "Le Château de Vaugirard", C. Beaudinat et G. Simonet, ("Village de Forez" n° 4).

JEAN - BAPTISTE D'ALLARD 1769 - 1848

1769 Naissance (le 17 juin)
de Jean-Baptiste-Joseph d'Allard.
Fils de Jacques d'Allard,
ancien capitaine d'infanterie,
seigneur de Chazelles-sur-Lavieu
et de Joséphine de Courtin

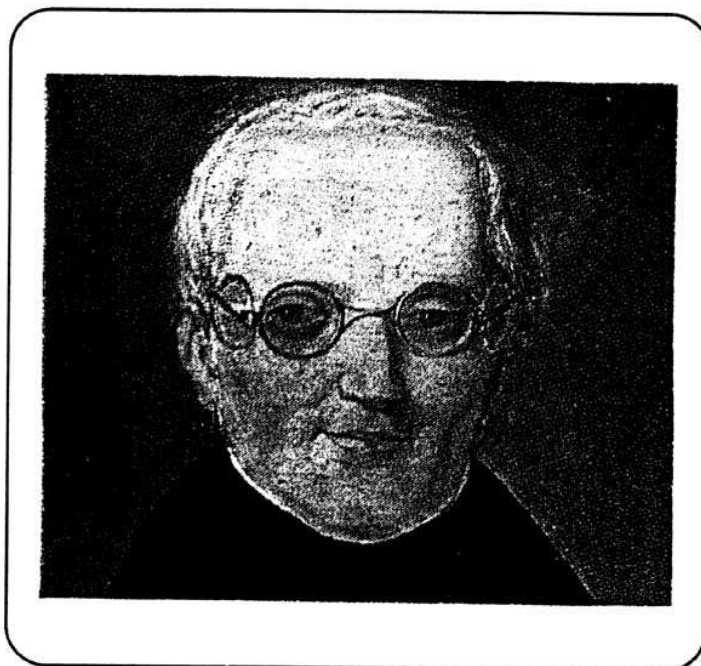
1795 Il s'installe à Montbrison
(dans la Grande-Rue - au N° 8,
rue Martin-Bernard, actuellement)

1812 Hôtel d'Allard achevé
(musée d'Allard, actuellement)

1825 Construction d'un second
bâtiment attenant au premier.

1848 Décès (le 17 novembre).
Il meurt sans descendance.

1857 (17 mai 1857)
Inauguration du Jardin d'Allard
acquis par la ville.



BIBLIOGRAPHIE

- Lettres de M. d'Allard à Mme de Vichy, à MM. de Saint-Cyr et de Vichy (1814 - 1835)
- Notice sur le Cabinet d'Histoire naturelle de M. d'Allard de Montbrison - M. P. Hedde - (1835)
- L'Illustration, Journal universel - (Mai 1857)
- Études & documents sur le Forez pendant la Révolution - A. Huguet (1894)
- Historiettes foréziennes & vieux souvenirs (Deuxième série) - Docteur Rey (1897)
- Une famille du XVIII^e siècle à la ville et aux champs (Les Vichy) - Antoine Fargeton (1975)
- Le Forez de nos ancêtres - Claudius Rochigneux (1984)
- Village de Forez N° 28 bis - J-B d'Allard et son héritage - Pascal Faure (1986)
- Village de Forez N° 48 - La Société des Amis du Musée d'Allard - Mme Fournier-Néel (1991)
- Montbrison - Coeur du Forez - Marguerite Fournier-Néel (Réédition 1994)
- Village de Forez N° 64 - La défense de la Loire en 1814 - Pascal Chambon (1995)

